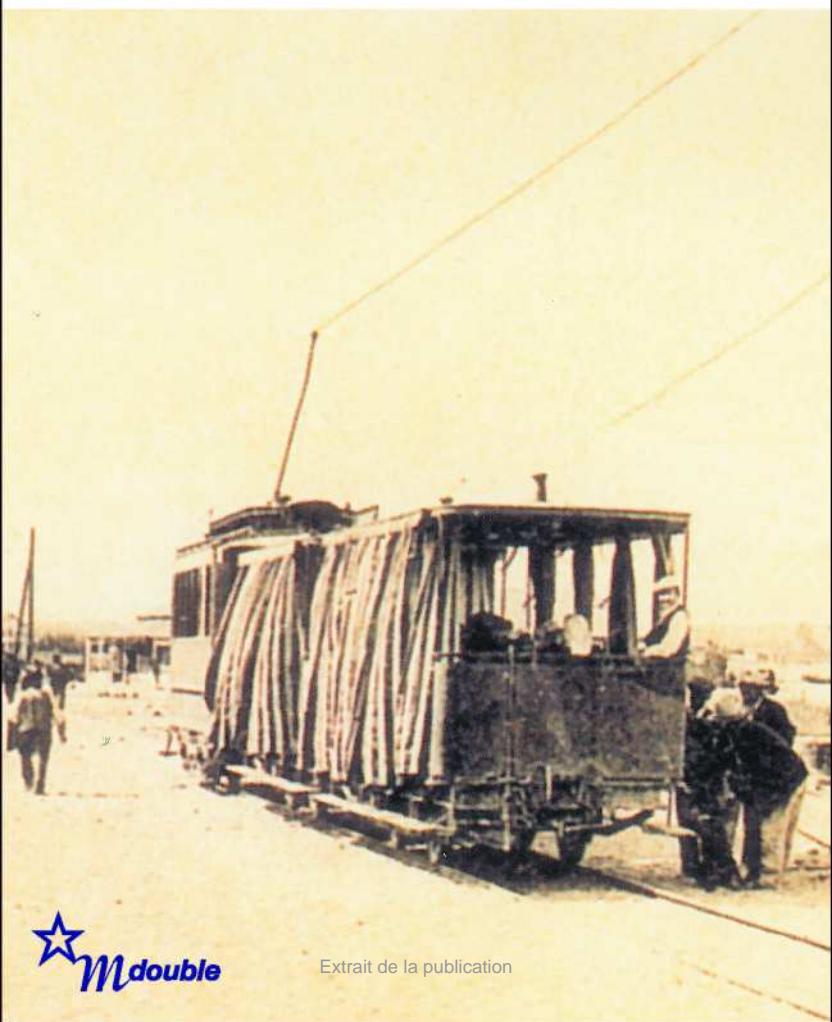


CLAUDE SIMON

LE TRAMWAY



LE TRAMWAY

OUVRAGES DE CLAUDE SIMON



- LE TRICHEUR, roman, 1945, *épuisé*.
LA CORDE RAIDE, 1947, *épuisé*.
LE VENT, TENTATIVE DE RESTITUTION D'UN RETABLE
BAROQUE, roman, 1957.
L'HERBE, roman, 1958 ("double", n° 9).
LA ROUTE DES FLANDRES, roman, 1960 ("double", n° 8).
LE PALACE, roman, 1962.
HISTOIRE, roman, 1967.
LA BATAILLE DE PHARSALE, roman, 1969.
LES CORPS CONDUCTEURS, roman, 1971.
TRIPTYQUE, roman, 1973.
LEÇON DE CHOSES, roman, 1975.
LES GÉORGIQUES, roman, 1981 ("double", n° 35).
LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE, 1984.
DISCOURS DE STOCKHOLM, 1986.
L'INVITATION, 1987.
L'ACACIA, roman, 1989 ("double", n° 26).
LE JARDIN DES PLANTES, roman, 1997.
LE TRAMWAY, roman, 2001 ("double", n° 49).

Aux Éditions Maeght :

- FEMMES (sur vingt-trois peintures de Joan Miró)
tirage limité, 1966, *épuisé*.
PHOTOGRAPHIES, 1937-1970 (107 photos et texte de l'auteur.
Préface de Denis Roche), 1992.

Aux Éditions Skira :

- ORION AVEUGLE (avec 21 illustrations),
« Les sentiers de la création », 1970, *épuisé*.

Aux Éditions Rommerskirchen :

- ALBUM D'UN AMATEUR, 1988, *tirage limité*.

Aux Éditions L'Échoppe :

- CORRESPONDANCE AVEC JEAN DUBUFFET, 1994.

CLAUDE SIMON

LE TRAMWAY

*suivi d'une postface
de Patrick Longuet*



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2001/2007 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

à Réa, encore.

« ... pour lui le sens d'un épisode ne se trouve pas à l'intérieur, comme d'une noix, mais à l'extérieur, et enveloppe le conte qui l'a suscité, comme une lumière suscite une vapeur... »

Joseph Conrad

« ... l'image étant le seul élément essentiel, la simplification qui consisterait à supprimer purement et simplement les personnages réels serait un perfectionnement décisif. »

Marcel Proust

Les graduations en bronze jaune et en relief dessinaient sur le cadran un arc de cercle vers lequel pointait un ergot solidaire de la manette que, pour démarrer ou prendre de la vitesse, le conducteur poussait à petits coups de sa paume ouverte, la ramenant à sa position initiale et coupant ainsi le courant lorsqu'on approchait d'un arrêt, s'affairant alors à tourner rapidement le volant de fonte situé sur la droite (semblable, en plus petit, à ces volants qui, dans les cuisines, autrefois, actionnaient la pompe du puits) et, dans un bruit de crémaillère, serrait les freins. La poignée de la manette ne conservait de son vernis initial qu'une légère trace brune, son bois depuis longtemps à nu, grisâtre, sinon même crasseux, et le conducteur se tenait debout devant l'espèce de colonne à section ovale au haut de laquelle se trouvait ce sommaire tableau de bord.

Rester dans la cabine (par où il fallait d'ailleurs passer pour pénétrer dans le tramway) au lieu d'aller s'asseoir à l'intérieur sur les banquettes, semblait être une sorte de privilège non seulement pour mon esprit d'enfant mais aussi, à l'évidence, de ceux des deux ou trois voyageurs qui, méprisant de même les banquettes, s'y trouvaient régulièrement, non pas sans doute pénétrés comme moi de l'importance du lieu, mais, simplement, parce qu'il était permis d'y fumer, à l'exemple du conducteur apparemment taciturne – ou contraint au silence, comme en témoignait dans un franco-anglais approximatif l'inscription : « Défense de parler au wattman » qui faisait en quelque sorte de lui un personnage à la fois assez misérable, d'une caste inférieure, condamné à une muette solitude, en même temps que nimbé d'une aura de pouvoir, comme ces rois ou ces potentats de tragédies auxquels il était interdit par un sévère protocole (et parfois sous peine de mort) d'adresser directement la parole, statut (ou position – ou fonction) qu'il assumait avec gravité, l'œil toujours fixé sur les rails qui venaient au-devant de lui, comme absorbé par le poids de sa responsabilité, se bornant aux arrêts, en attendant le coup de sonnette libérateur du receveur, de rallumer au moyen d'un briquet de fer le mégot collé à sa lèvre

inférieure d'un bout du trajet à l'autre (ce qui, de la plage à la ville, demandait, arrêts compris, environ trois quarts d'heure), petit tube ventru, grisâtre, dont l'enveloppe de mince papier imbibée de salive et rendue transparente laissait entrevoir la couleur brune du tabac maladroitement enrobé, bosselé parfois, presque crevé, par quelque brin (une « bûche ») trop gros ou mal tassé.

Il me semblait voir cela, y être, me trouver parmi les deux ou trois privilégiés admis à se tenir debout dans l'étroit habitacle d'environ deux mètres sur deux pourvu qu'ils ne parlent ni ne gênent l'homme silencieux vêtu d'une chemise de flanelle grise au col sans cravate mais fermé, d'un complet fatigué, gris lui aussi, et dont le pantalon élimé tombait sur une paire d'espadrilles aux semelles de corde non pas exactement élimées mais comme moustachues, effilochées, sur lesquelles il se tenait, les pieds légèrement écartés, personnage quasi mythique à la cigarette éteinte, à l'impassible visage, et dont les gestes – du moins à mes yeux d'enfant – semblaient avoir quelque chose d'à la fois rituel et sacré, qu'il poussât de ses petits coups de paume la manivelle des vitesses, se baissât pour actionner le volant du frein ou appuyer à coups pressés de son pied droit le champignon du timbre avertisseur lorsque le tramway s'engageait dans

une courbe sans visibilité ou presque continuellement quand, une fois passé l'octroi, la motrice pénétrait dans la ville, descendait d'abord la longue pente qui menait au jardin public, longeait le mur de celui-ci, tournait sur la gauche à hauteur du monument aux morts et, suivant le boulevard du Président-Wilson, ralentissait peu à peu le long de l'Allée des Marronniers pour s'immobiliser en fin de course, presque au centre-ville, en face du cinéma à l'entrée protégée par une marquise de verre et aux aguichantes affiches qui, dans des couleurs violentes, proposaient aux éventuels spectateurs les gigantesques visages de femmes échevelées, aux têtes renversées et aux bouches ouvertes dans un cri d'épouvante ou l'appel d'un baiser.

Une quinzaine de kilomètres séparaient la plage de la ville à travers un paysage légèrement bosselé aux pentes recouvertes de vignes, le trajet jalonné (sur la droite en venant de la mer) d'opulentes résidences dont les bâtiments datant du siècle précédent, espacés de deux ou trois kilomètres et plus ou moins cachés par les arbres de leurs parcs, offraient comme un inventaire de ce que la vanité de fortunes récemment acquises ou consolidées avait pu inspirer à leurs propriétaires ainsi qu'aux architectes qui se pliaient à leurs désirs (ou même les devançaient) à une époque

où les ambitions d'une classe provinciale aisée et d'un niveau culturel moyen (s'inspirant parfois de décors médiévaux ou orientalistes d'opéras vus à Paris au cours de quelque voyage de noces) proposaient aux regards un éventail d'architectures (tours couronnées de gracieux balustres de terre cuite ou, au contraire, massives, carrées et vaguement sarrasines), d'un goût parfois discutable mais, dans l'ensemble, plaisantes, sans ostentation trop gênante (sauf l'une d'entre elles, plus récente), aux noms désuets (comme leurs meubles Louis-Philippe ou Napoléon III) et d'une naïve fraîcheur, tels « Miraflores » ou, simplement, « Les Aloès ».

Dans un sens comme dans l'autre (de la ville à la mer ou inversement) deux tramways partis chaque heure en même temps se croisaient à mi-parcours, non loin précisément de cette propriété dont le nom (« Joué ») s'accordait à sa dérisoire façade crénelée (pareille à ces jouets de carton, ces forteresses ou ces châteaux dont, à Noël, on fait cadeau aux enfants), et d'obscurres réserves planaient sur les origines et la date de la fortune de celui qui l'avait fait édifier, ses actuels habitants (les descendants du romantique parvenu – ou peut-être de récents acheteurs) tenus par la petite société des autres « campa-

gnes » non pas dans une sorte d'ostracisme mais simplement et tout de bon ignorés, ce qui, d'une certaine façon, les nimbaît d'un prestige fait à la fois de mépris et de suspicion, cette dernière alimentée par le fait que, sous un certain angle, avant que le tramway entame la côte qui menait au « garage » (nom que l'on donnait au dédoublement des voies qui, à mi-parcours, permettait aux deux motrices de se croiser), il semblait bien que la médiocre architecture à créneaux se bornait à cette façade derrière laquelle, pendant un court instant, on n'entrevoit qu'un vaste bâtiment (une simple grange ?) au mur sans fenêtres, même pas crépi, et dont le toit de tuiles venait s'adapter aux médiévales meurtrières.

A cette heure matinale, les deux ou trois collégiens admis à se tenir dans l'étroite et prestigieuse cabine tâchaient de se faire oublier en se serrant pour laisser place à ces autres habitués, apparemment des salariés ou des travailleurs manuels, vêtus, eux aussi, comme le wattman, de costumes fatigués et qui préféraient voyager ainsi, debout, échangeant entre eux de rares paroles, dans cet endroit où il leur était permis de fumer ou plutôt de tirer sur les mégots roulés dans ce même papier grisâtre et rendu transparent par la salive : taciturne assemblée dont, des années plus tard, je

devais me souvenir avec le même sentiment de dérisoire privilège (quoique sachant qu'il n'y avait là qu'une tolérance) d'appartenir à une sorte d'élite dans l'étroite et étouffante puanteur du vestibule d'une baraque refermée la nuit par les gardiens et où chaque soir se tenaient cinq ou six ombres aux vêtements eux aussi élimés et souillés (avec cette différence qu'ils (les vêtements) avaient été des uniformes et que, dans les effroyables émanations des latrines d'urgence qu'enfermait aussi l'étroit vestibule où leur présence était tolérée, leur élitisme tenait seulement à la possession par ruse, larcin ou quelque trafic clandestin, de la seule valeur marchande ayant cours dans un tel endroit, c'est-à-dire (comme en témoignaient de semblables mégots roulés à la main, ventrus, bosselés, baveux et fumés jusqu'à l'extrême limite) de tabac). Et de même, arrivé au terminus, le conducteur (le wattman) la tête fortement inclinée pour éviter la flamme du briquet rasant ses lèvres, tirait une dernière bouffée de ce mégot réduit à moins d'un centimètre de papier dentelé de noir qui rougeoyait un instant avant d'être délicatement saisi entre deux doigts, arraché de la lèvre où il avait fini par se coller, et enfin jeté, après quoi, tenant dans une main la manivelle retirée de son axe, il descendait de la motrice et se dirigeait en compa-

gnie du receveur vers la petite maisonnette en ciment bâtie aurait-on dit sur le modèle des chalets de nécessité (usage auquel elle devait en partie servir) et où se trouvait sans doute un étroit bureau administratif garni de registres de contrôle à signer et d'une caisse à l'usage du receveur, tous deux parcourant les quelques mètres comme une sorte de personnage dédoublé, avec cette différence que si le receveur semblait vêtu de ce même costume informe et grisâtre il se distinguait toutefois par le port d'une casquette d'un genre militaire et que le flasque costume était sanglé par la courroie de sa sacoche ainsi que par la bretelle de l'espèce de long présentoir tenu au creux de son coude gauche et où s'étagaient en deux rangées parallèles et bariolées les souches des billets (aller simple / aller-retour) correspondant à chacun des arrêts échelonnés le long du parcours dans un échantillonnage de couleurs pastel (rose, amande, mauve, jonquille, soufre, indigo, azur) qui, contrastant avec les visages taciturnes et maussades des deux hommes et leurs vêtements usés, semblait comme un suave étalage de fleurs aux pétales tarifés mais en toute saison printaniers et riants.

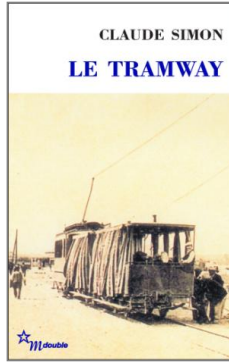
Cette Allée des Marronniers que longeait en fin de course le tramway ralentissant peu à peu, parallèle au boulevard Wilson à partir du monument

aux morts élevé à l'entrée du square municipal, semblait être, l'après-midi (comme s'il y avait un lien entre le monumental monument et eux), le rendez-vous d'une demi-douzaine de ces voiturettes constituées d'un siège d'osier peint en noir, encadré de deux roues et entraîné par une autre, plus petite, placée à l'avant d'une longue fourche orientable le long de laquelle courait une chaîne de bicyclette descendant de la double manivelle servant en même temps de guidon et actionnée par les mains de ces personnages (ou plutôt, semblait-il, d'exactes copies du même personnage – car ils se ressemblaient tous : même visage osseux et dur de rapace, même moustache noire aux pointes effilées (ou parodiquement frisées au petit fer), même mégot aussi de cigarette roulée à la main, même éventail de rubans fanés à la boutonnière des vestons, même toile cirée noire et luisante qui, à partir du siège, se déployait avec des cassures et des affaissements jusqu'à l'étroit plancher où ne reposait aucun pied) que maman appelait avec aurait-on dit une sorte de joie mauvaise d'un nom composé (les hommes-troncs) qui faisait obscurément frémir (de même que chauve-souris, mille-pattes ou mante religieuse) et qui dans sa bouche et sur le ton qu'elle employait avait on ne sait quoi d'à la fois infamant, macabre et désespéré, comme

si elle leur reprochait, en même temps que l'exhibition de leur infirmité, tout simplement d'exister, de s'être sortis, pratiquement coupés en deux mais vivants, de cette guerre qui lui avait arraché le seul homme qu'elle eût jamais aimé, comme si cette atroce appellation sous-entendait comme un soupçon de lâcheté en même temps que d'envie, de jalousie et de pitié, elle qui à présent avait renoncé à ce voile de crêpe derrière lequel, non sans une certaine ostentation, elle avait caché son visage bien au-delà des limites décentes d'un deuil, mais persistait à ne se vêtir que de couleurs sombres et qui peut-être (de même que son appartenance à un certain comité de bonnes œuvres la conduisait deux fois par semaine à enseigner le catéchisme à quelques gamins chahuteurs dans une chapelle latérale de la cathédrale) se rendait à l'hôpital ou l'hospice, ou la maison de retraite (il devait bien y avoir un lieu, un endroit commun à partir duquel, l'après-midi, ils se dirigeaient vers cette Allée des Marronniers, impassibles, terrifiants, eux, leurs moustaches cirées, leurs nez d'oiseau de proie, leurs petites voitures et leurs corps martyrisés, comme un permanent châtiement, une permanente récrimination à l'égard des vivants...) où étaient logés ces malheureux pour leur apporter quelques douceurs ou peut-être

même (quoiqu'elle détestât ce vice, mais en souvenir sans doute de ce service à fumeur rapporté d'Extrême-Orient par celui dont elle portait ce deuil et où (plateau, pot à tabac et cendriers) on pouvait voir en émail cloisonné des oiseaux bleu turquoise aux ventres roses voler parmi des joncs au-dessus de larges nénuphars)... peut-être, donc, de ces paquets de mauvais tabac que l'on trouve chez les buralistes, cubiques, enveloppés d'un vilain papier gris fermé par la bande blanche de la Régie et auxquels elle n'oubliait pas de joindre chaque fois un de ces petits cahiers de feuilles dont les marques (« Riz-la-Croix » ou « JOB ») auraient pu paraître autant d'incitations à endurer leur martyr si la croix dessinée sur fond bleu ciel ne se référait simplement à un nom de fabrique et si le sigle JOB en lettres d'or sur fond blanc ne résultait pas, comme chacun savait, de l'agrandissement en forme de losange du point séparant les initiales du fondateur de la firme (un monsieur Joseph Bardou) et, de même que la croix, n'avait en rien vocation à rappeler les souffrances du personnage biblique.

De plus, son propre visage (qui lorsqu'elle était encore jeune fille avait commencé à s'empâter durant les quatre années d'interminables fiançailles où elle avait obstinément lutté contre sa mère



Cette édition électronique du livre
Le Tramway de Claude Simon
a été réalisée le 27 septembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707320179).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

Couverture : photo D.R.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707325938